

Les Idiots de Lars von Trier

Yves Schaëffner

Volume 18, numéro 3, printemps 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33508ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Schaëffner, Y. (2000). Compte rendu de [*Les Idiots de Lars von Trier*]. *Ciné-Bulles*, 18(3), 40–41.

Les Idiots

PAR
YVES SCHAEFFNER

Les *Idiots* de Lars von Trier: film radical ou ridicule? Certains critiques n'ont pas su trancher. On les comprendra. Véritable ovni cinématographique, ce film, qui nie les règles de base du cinéma (cadrages aléatoires, jump-cuts, éclairages douteux...) et glorifie l'entreprise de régression intellectuelle de ses personnages, n'entraîne sans doute dans aucune des catégories dont ils se servent habituellement pour faire leur besogne.

Désarçonnés par ce long métrage qui présente une bande de copains feignant d'être des débiles, les critiques ont souvent fait fausse route en voulant analyser ce film selon les critères conventionnels. *Les Idiots* est-il meilleur ou moins bon que *Breaking the Waves*? On s'en fout, serait-on tenté de leur répondre aujourd'hui.

Les Idiots est un film de rupture. Ni en parallèle ni en continuité, ce projet s'inscrit plutôt en marge d'une cinématographie. S'il est vrai que l'omniprésence de la caméra à l'épaule dans *Breaking the Waves* (1996) marquait un rejet de l'esthétique maniérée employée dans *Europa* (1991) et pouvait annoncer le «disjonctage visuel» des *Idiots*, il apparaît toutefois hasardeux de tenter un quelconque rapprochement entre ces deux films, principalement parce que *les Idiots* a été conçu dans le cadre relativement contraignant du *Dogme 95* (pas d'effets spéciaux, recours à des décors naturels, pas d'éclairages d'appoint, etc.). Résultat: *les Idiots* est apparu comme un long métrage hors norme. Plus qu'un film, son projet est devenu le révélateur d'une époque. Le fait d'avoir tourné avec des caméras digitales n'est pas qu'un pied de nez au septième art: cela révèle plutôt une sensibilité particulière à la réalité d'aujourd'hui où n'importe quel quidam peut désormais

produire des images. Alors que la plupart des cinéastes dépensent toujours davantage dans le but d'impressionner le spectateur (pour qui l'image en mouvement est devenue banale), Lars von Trier a souhaité suivre une logique inverse. En s'imposant un tournage avec des moyens dérisoires, il a voulu retourner aux sources du cinéma: une caméra, une situation et des acteurs. Le refus du faux-semblant est catégorique. Bien sûr, tout le monde a compris qu'il s'agissait d'un film-manifeste, d'un parti pris lié aux «vœux de chasteté» imposés par le Dogme. Sauf que l'erreur souvent commise aura été de mettre tous les «dérapages visuels» et les «carences cinématographiques» sur son compte. En fait, si ces règles forcent les cinéastes à tourner leurs films «caméra à l'épaule», elles ne leur imposent en aucun cas de donner le vertige aux spectateurs en exagérant l'«amateurisme» du cadrage. On comprendra que le cinéaste



La visite de l'usine: une des premières scènes des *Idiots*

a choisi sciemment de rompre avec la recherche de budgets toujours plus démesurés qui mènent à la ruine, alors que plusieurs des gros projets hollywoodiens se sont avérés de véritables gouffres financiers au cours de la décennie passée.

Bien sûr, la méthode est radicale. Si bien que le grain énorme, la caméra chancelante et le propos iconoclaste en ont laissé plus d'un sceptique. Pourtant, le fait est que **les Idiots** donne une impression de réel que bien des longs métrages plus coûteux aimeraient parvenir à saisir. Alors que certains cinéastes dépensent des fortunes pour créer l'illusion de réalité, Lars von Trier rappelle par son film que la meilleure manière d'y parvenir reste d'éviter tout maquillage. Quant à la fameuse scène de partouze et de sa pénétration en gros plan, il ne faudrait surtout pas lui donner plus d'importance qu'elle n'en a dans le film. Plus qu'une volonté de choquer — à une époque où John Waters est devenu un cinéaste acclamé par l'establishment, cela devient difficile —, cette scène témoigne d'un souci de refuser le faux-semblant, d'une volonté de ne pas éteindre les lumières quand les personnages commencent leurs ébats. De la même manière que les chairs sont parfois flasques dans **les Idiots**, les ébats sont filmés sans fausse pudeur.

En refusant le film à grand déploiement, Lars von Trier rejoint une démarche que l'on a sentie très fortement pendant les années 90: une attitude de retrait, de rupture face aux institutions et aux conventions. Très centré sur la vie de ses protagonistes, **les Idiots** semble ainsi évacuer tout discours politique (la dernière décennie ne marque-t-elle pas la fin des idéologies?). En se repliant dans ce petit groupe qui s'exclut lui-même de la société en refusant ses codes et en jouant les débiles, les personnages participent eux aussi de cette rupture revendiquée par le cinéaste. Plus qu'une crise des valeurs, ce repli fait percevoir une volonté d'indépendance face à l'air du temps. Plutôt que de revendiquer, les gens s'auto-excluent par choix.

Comme Lars von Trier fait un pied de nez à l'establishment cinématographique en réalisant son film, l'un de ses personnages choisit la marginalité en désertant l'institution familiale pour rejoindre les idiots. Fasciné par la folie et par les comportements marginaux, Lars von Trier recentre son propos sur les personnages, refusant d'étendre la portée de son histoire. Plutôt que de les montrer dans un cadre plus large, il s'arrête essentiellement à leur petit univers. Le groupe d'amis sert de refuge face à un monde extérieur peu représenté mais que l'on sent hostile. Dans le film, la plupart des interventions étrangères au groupe tenteront d'ailleurs de contrecarrer les idiots dans leurs projets. Dès lors, le repli sur soi apparaît comme la seule solution. Mieux, c'est le repli dans l'idiotie, pire tare imaginable dans une société bâtie sur le savoir, la communication et la compétitivité. En apparence éminemment pessimiste, ce portait est, somme toute, très révélateur d'une époque où l'on sent une marginalisation croissante de l'être et une fragmentation grandissante des intérêts. Dès lors, si **les Idiots** ne saurait être le film de la décennie, il n'en reste pas moins l'un de ceux qui sont parvenus à saisir les enjeux de l'éclatement des liens entre les individus et de la reconfiguration sociale que cela impose. ■



Les joies de l'idiotie collective